

RÉCRÉATIONS

DE

L'ÉCOLE MILITAIRE.

SIÈGE DE DANTZICK.

I.

C'était au mois d'avril 1807, époque de conquête et de gloire, où la France promenait ses armes victorieuses sur le Nord de l'Europe. Dans une vaste salle du château de Finkenstein, un homme dont la simplicité du costume contrastait avec les uniformes du brillant état-major qui l'entourait, et dont un petit chapeau et une redingote grise, devenus historiques, formaient la partie la plus remarquable, se tenait debout et pensif devant une carte d'Europe. Aucun signe, aucun mot échangés entre tous ces guerriers chargés de broderies d'or et de décorations, ne venaient troubler la profonde méditation de l'homme extraordinaire qui était là, immobile, un doigt posé sur la carte, et au dessus duquel on lisait : DANTZICK.

— Le siège, — dit-il tout-à-coup, mais comme se parlant à lui-même, — le siège est commencé depuis le mois de février, et Dantzick n'est pas encore en mon pouvoir..... Que fait donc Lefebvre?... à quoi pense-t-il?...

A ce moment, un aide-de-camp entra et lui remit une dépêche. Il l'ouvrit avec empressement, la parcourut rapidement, puis, la jetant avec colère :

— Le diable emporte Lefebvre ! — s'écria-t-il ; — avec son pathos et son style descriptif, ce maudit Alsacien me fait un Dantzick auquel je ne comprends rien !... Il faut pourtant que je sache à

quoi m'en tenir. Denon, — ajouta-t-il, en s'adressant à un homme d'environ soixante ans, mais qui paraissait conserver encore toute la vigueur de la jeunesse, — partez sans retard, rendez-vous auprès du maréchal Lefebvre, et rapportez-moi un croquis de la place.

Quelques instans après le baron Denon, membre de l'Institut de France, diplomate et savant distingué, mais surtout passionné pour le dessin, était, avec ses crayons et son portefeuille, sur la route de Dantzick.

Quant à nous, mes jeunes amis, laissons courir le vieux compagnon de Napoléon en Egypte, laissons Napoléon lui-même, et, devançant l'illustre vieillard à Dantzick, voyons ce que le maréchal Lefebvre fait devant cette place. Toutefois, revenons un peu préalablement sur nos pas.

II.

Autrefois ville libre et anséatique, Dantzick, l'une des plus fortes et des plus florissantes villes de l'Europe, qui avait droit de séance et de suffrage à la diète et à l'élection des rois de Pologne, était tombée, en 1787, au pouvoir du roi de Prusse, et lui avait été définitivement concédée, par l'Autriche et la Russie, lors du démembrement du royaume de Pologne, en 1793.

Au milieu des guerres qui ensanglantèrent l'Europe à cette époque, le roi de

Prusse était long-temps resté neutre ; mais, écoutant l'Angleterre, oubliant ses intérêts et les avantages qu'il retirait de sa neutralité, il se déclara contre la France, et contracta une étroite alliance avec la Russie.

Napoléon laisse à peine aux alliés le temps de se reconnaître. Vainqueur à Iéna, il dissipe dans une multitude de combats tout ce qui s'oppose à ses armes, entre dans Berlin, et Frédéric-Guillaume se sauve en Russie. Enfin, les Français, maîtres de ses plus belles provinces, arrivent près de Dantzick.

Située sur la mer Baltique, à l'embouchure de la Vistule, cette place est traversée par la Motlau, petite rivière très utile à sa défense, en ce qu'elle entretient le système d'inondation créé autour de son enceinte.

15,000 Russes et 6,000 Prussiens, sous les ordres du feld-maréchal Kalkreuth, étaient dans ses murs. Une telle garnison, pourvue d'une nombreuse artillerie, de munitions considérables, de magasins immenses, mettait ce général en mesure d'opposer une longue et vigoureuse résistance.

Il commença par inquiéter les assiégés par des sorties dirigées sur les quartiers que défendaient les Polonais. Le général Dombrowski, fatigué de ses fréquentes incursions, marche sur Dirschau, petite ville sur la Vistule, à cinq lieues de Dantzick, attaque les Prussiens le 13 février, s'empare de cette ville, enlève trois canons, tue deux cents hommes, fait six cents prisonniers et oblige le reste de la garnison de Dirschau à se réfugier dans les murs de Dantzick, laissant les rues de cette malheureuse ville jonchées de morts et de mourans. Cet avantage fut d'autant plus glorieux, mes chers lecteurs, qu'il fut vivement disputé, et que les vainqueurs étaient à peine depuis six semaines sous les drapeaux. Dombrowski, blessé à la jambe, eut deux chevaux tués sous lui ; son fils, colonel d'un régiment de chasseurs, a le bras fracassé à ses côtés ; mais pendant le combat il oublie qu'il est père, et il ne s'informe de son fils que lorsqu'il a vaincu.

Bientôt le dixième corps de la grande armée se présente devant Dantzick. Le maréchal Lefebvre qui le commande, profitant de la conquête de Dombrowski, étalait son quartier-général à Dirschau. Il a sous ses ordres le général Savary ;

l'artillerie est dirigée par le général Lariboisière, et le général Chasseloup-Laubat conduit les travaux du génie.

En attendant les troupes qui doivent compléter l'armée de siège, le maréchal s'occupe à resserrer les approches de la place. L'île de Nogath et beaucoup d'autres points importants sont successivement enlevés. Le 14 mars, après plusieurs combats meurtriers, l'investissement était complet, et la garnison, obligée d'abandonner les dehors de la place, se met à couvert derrière ses murailles ; mais elle conserve encore une libre communication avec la mer, ce qui lui permet de recevoir d'abondans secours, tant en hommes qu'en munitions et en vivres. Pour lui couper cette dernière ressource, le maréchal Lefebvre ordonna au général Schramm de passer de l'île de Nogath dans le golfe de Frische-Haff. Ce mouvement est exécuté avec autant de célérité que d'audace ; les Prussiens, aussitôt culbutés qu'attaqués, abandonnent leurs positions et trois cents prisonniers. Sentant néanmoins toute l'importance de ce poste, trois mille hommes de la garnison reviennent le même soir. Repoussés de nouveau, ils perdent un canon et laissent encore des prisonniers.

Cependant le maréchal Kalkreuth connaît la faiblesse numérique de l'armée assiégeante ; il sait que Lefebvre n'a pas plus de neuf à dix mille hommes sous ses ordres, tandis que lui, sans compter les milices bourgeoises, a plus du double de troupes à sa disposition. Fort de sa supériorité, il fait, le 26 mars, une sortie générale.

Lefebvre s'y attendait et avait tout disposé pour le bien recevoir. Un combat long et opiniâtre s'engage sur tous les points, et sur tous les points, quoique deux contre un, les Prussiens et les Russes, repoussés et poursuivis, rentrent en désordre dans la place. Au nombre des prisonniers qui furent faits dans cette brillante action se trouvait le colonel Krakow, partisan renommé dans la Prusse.

Le général Schramm, profitant de cet avantage, se fortifia dans ses nouvelles positions.

Des deux côtés, les travaux étaient poussés avec activité. Lefebvre resserrait toujours le blocus. Dès les premiers jours d'avril, deux tranchées étaient ouvertes : l'une en avant de Hakelsberg et l'autre vers Bischofsberg.

Mais, si nos batteries foudroyaient continuellement les murailles des assiégés; si les bombes et les obus écrasaient, incendiaient leurs maisons et leurs édifices, les remparts de Dantzick, garnis d'une formidable artillerie, vomissant sans interruption le fer et le feu sur les ouvrages des assiégeans, les bouleversaient, et nos soldats étaient obligés de rétablir la nuit ce qui avait été détruit le jour.

Un mois s'écoule ainsi sans amener d'événement remarquable. On se canon-nait sans relâche; la garnison faisait des sorties, et, quoique toujours repoussée, elle revenait sans cesse à la charge, mettant dans sa défense toute l'opiniâtreté que l'on devait attendre des braves soldats dirigés par un général expérimenté.

III.

Cependant, Denon arrive aux avant-postes français et se fait conduire au maréchal. Après avoir pris connaissance de la mission de l'artiste, ne la comprenant pas bien, et soupçonnant qu'elle en cachait une secrète, Lefebvre fronce les sourcils en le toisant de la tête aux pieds. Prenant ensuite un ton goguenard, il dit :

— Ah! monsieur veut voir Dantzick?... Monsieur veut savoir ce que c'est qu'un siège?... Mais c'est un spectacle assez curieux!... Je vais vous envoyer aux premières loges : monsieur, — ajoute-t-il en se tournant vers un de ses aides-de-camp; — faites venir le grenadier Firschbach.

Au bout de quelques minutes, le grenadier arrive, s'arrête au port d'armes devant son général, porte la main à son bonnet à poil, reste immobile et attend.

Lefebvre contemple le soldat un moment avec complaisance, puis il lui dit :

— Voici, mon vieux; tu vas conduire monsieur à l'endroit d'où l'on découvre le mieux Dantzick... tu sais... sur le glacis... en face du bastion de Bischofsberg.

— Oui, maréchal, — répond le grenadier en faisant demi-tour.

— Maréchal, je vous remercie, — dit Denon, en suivant son guide.

— Oh! il n'y a pas de quoi, — réplique aussitôt Lefebvre, en souriant d'un air narquois.

Le ton plaisant du maréchal n'avait point échappé à Denon; mais que lui importait? Ce qui lui fallait, c'était qu'on le mit promptement à même de satisfaire l'empereur.

Il connaissait Lefebvre, mais Lefebvre

ne le connaissait pas. Comme lui, il n'avait pas été de l'expédition d'Égypte. Il ne savait pas que le noble vieillard était incapable de se charger d'une mission équivoque. Il ignorait que, s'il ne portait pas l'habit de soldat, il en avait le courage.

A peine l'artiste était-il sorti, que le guerrier s'écria :

— Ah! l'empereur et roi ne s'en rapporte pas à moi!... Il me détache un espion... Il croyait me tromper, le farceur, avec ses plans, ses dessins; mais du premier coup d'œil j'ai deviné mon homme. Ah! maudit espion! tu ne resteras pas long-temps où je t'ai envoyé... Je donnerais un jour de ma paie pour voir décamper le pékin! Quant à Firschbach, il n'a pas peur, lui, ça le connaît.

Cependant, Denon, guidé par le grenadier, avait déjà dépassé les batteries françaises qui, à ce moment, lâchaient d'effroyables bordées, et entretenaient avec l'artillerie de la place une conversation énergique et suivie. Les boulets, les bombes, les obus labouraient le sol autour d'eux, ou se croisaient sur leurs têtes. Arrivés en vue des remparts, le grenadier s'arrête et prévient Denon qu'ils ont atteint le point désigné par le maréchal. Sans dire un mot, l'artiste s'établit dans un trou creusé par une bombe, et, se servant du rebord comme d'un pupitre, il ouvre son portefeuille, prend ses crayons et se met à dessiner.

Le brave Firschbach le regarde d'abord avec étonnement.

— Drôle de place, — dit-il entre ses dents, — pour prendre des points de vue!

Mais voyant que l'artiste ne se presse pas :

— Camarade, — lui dit-il, — en avez-vous pour long-temps?

— Pourquoi cela?

— Diable!... pourquoi?... C'est que, voyez-vous, il fait chaud ici.

— Ah! c'est juste! Mais je ne vous retiens pas, je ne serai point embarrassé pour retourner au camp; vous pouvez partir.

— Merci, camarade... Alors je vous dis au revoir... Le plus tôt que vous pourrez.

Et, faisant volte-face, il s'en fut, pas accéléré, retrouver sa compagnie.

Une heure s'était écoulée; Lefebvre, préoccupé des affaires du siège, avait ou-

blié l'artiste et le soldat. Ils s'en ressouvint tout à coup.

— Leur serait-il arrivé malheur ? — s'écria-t-il, — j'en serais fâché pour Firbach ; il serait désagréable pour un troupier comme lui d'être tué en se promenant à côté d'un *pékin*.

— Firbach se porte parfaitement, — dit un aide-de-camp, — je viens de le voir se rafraîchissant à la cantine.

— Alors c'est donc l'autre qui manque à l'appel ? Diable ! La plaisanterie a été poussée trop loin... Mais, à tout prendre, ce n'est qu'un espion de moins, s'il est mort.

— Mort, — reprit l'aide-de-camp, — prenez ma lunette, maréchal, et regardez... Voyez-vous là-bas ce particulier avec son portefeuille qui revient tranquillement comme si de rien n'était, c'est votre homme.

— Vraiment, il se pourrait !... Mon gaillard serait resté, une heure durant, à dessiner sous la mitraille !... Qu'on m'amène Firbach ?

Firbach vint et raconta naïvement ce qui s'était passé. Quand Denon parut, Lefebvre lui sauta au cou en s'écriant avec un enthousiasme tout soldatesque :

— Non, tu n'es pas un espion, toi !... Tu es un bon... tu es un brave, tu es digne de marcher avec nous !...

Après cette explosion tout admirative, il reprit avec plus de calme et non sans quelques remords d'avoir exposé les jours d'un brave homme :

— Monsieur Denon, je m'étais trompé sur votre compte ; recevez-en mes excuses. — Puis s'animant peu à peu : — je vous proclame le brave des braves ! Dessiner sous la mitraille ! sous le feu de vingt batteries ! mais c'est dix fois plus fort que de charger le sabre à la main ; nous ne sommes tous que des *capons* à côté de vous. L'empereur vous a chargé de lui rapporter une description exacte de la place, vous en connaissez déjà un côté.... Pardon si je vous ai fait commencer par le plus périlleux. Désormais je serai votre guide, et je vous montrerai le reste moi-même.

Lefebvre tint parole. Il le conduisit partout, lui fit voir tout, et lorsque Denon repartit pour Finkinstein, il ne le quitta pas sans lui avoir exprimé de nouveau toute son admiration.

— Je vous ai raconté cette anecdote, mes jeunes amis, pour vous montrer

qu'il ne faut jamais trop se presser à porter un jugement sur les autres. En agissant sans réflexion, comme le fit le maréchal Lefebvre dans cette occasion, on s'expose au repentir et à des regrets qui pourraient être bien amers ; quels reproches ne se fût-il pas fait si Denon eût péri par sa faute ? Ce fût une leçon pour lui, sans doute ; vous, mes enfans, ne l'oubliez pas, et que mon récit ne soit pas sans utilité pour vous.

IV.

La Vistule, qui coule à environ 150 toises de Dantzick, ne laisse entre la rive gauche et les glais que des marais impraticables. Ses deux rives étaient défendues, celle de droite par le fort de Weichselmunde, et celle de gauche par un camp retranché établi dans la petite île de Neufahrwasser. Une suite de redoutes maintenait les communications entre la place et le fort de Weichselmunde, et l'heureuse position de l'île d'Holm permettait aux assiégés de rapprocher leurs feux de ceux du fort, de manière à ne laisser entre eux qu'un faible intervalle.

Les assiégeans ne pouvant donc entreprendre rien de décisif sans la possession de cette île, Lefebvre se décida à l'attaquer dans la nuit du 5 au 6 mai.

Ce poste important, gardé par 1,500 Russes et 200 Prussiens, était en outre défendu par quinze pièces de canon et autant d'obusiers.

L'adjudant commandant Aymé, sous la direction du général Drouet, avec huit cents hommes est chargé de cette expédition. Vers les dix heures du soir, douze barques, montées chacune par vingt-cinq hommes, sont mises à l'eau. Ce premier détachement, bientôt suivi d'un second, s'avance à la rame. Accueilli par une décharge à mitraille, il force de rames : le débarquement s'effectue en moins de cinq minutes, malgré un feu de mousqueterie bien nourri. Le capitaine Avis marche sur la première redoute ; cinquante grenadiers l'emportent à la baïonnette sans tirer un seul coup de fusil. Aymé attaque la redoute de gauche, tandis que le chef de bataillon Armand se dirige sur les retranchemens de la pointe de l'île.

Les Russes, quoique sur leurs gardes, font un feu mal dirigé, et se replient ; les

Français les poussent à la baïonnette, entrent pêle-mêle avec eux dans la grande redoute et répondent à leurs cris, par celui de : *vive l'Empereur !*

L'ennemi continuait à se retirer le long des retranchemens, quand une colonne, commandée par le général Gardanne, lui coupa la retraite. Pas un Russe n'échappa, tous périrent ou sont faits prisonniers.

Le succès était complet sur la gauche, lorsqu'un second débarquement s'effectua. Les Badois et la légion du Nord qui le composent, marchent aussitôt sur la droite, emportent en un instant tous les retranchemens, et l'occupation de l'île d'Holm est complète.

Dans cette nuit mémorable, un soldat français renouvela l'héroïque action du chevalier d'Assas au combat de Closter-camp. Fortunas, chasseur au 12^e régiment d'infanterie légère, emporté par son ardeur, tombe au milieu d'une colonne russe. Menacé de la mort s'il parle, un officier russe crie :

— Ne tirez pas, nous sommes Français !

— C'est pas vrai, mon capitaine ! — reprend vivement le brave Fortunas, — Tirez, tirez, ce sont les Russes !

Sur ces entrefaites, le général Kaminski, envoyé au secours de Dantzick, débarque avec 20,000 hommes au camp de Neufahrwasser.

Instruit de l'envoi de ce secours, l'empereur Napoléon ordonne au maréchal Lannes et au général Oudinot de se porter en avant pour soutenir Lefebvre.

Mais le 12 mai, au matin, ces renforts n'étaient point encore arrivés. Le danger était imminent, car la garnison de Dantzick et les divisions de Kaminski formaient un effectif de 36 à 40,000 hommes, tandis que le général français en comptait à peine 16,000. Le brave maréchal, en passant la revue de ses troupes le jour même, ne leur dissimula point le danger où elles se trouvaient.

— Camarades, — leur dit-il, — tant que nous vivrons, nous n'abandonnerons rien à l'ennemi. Chacun de vous doit défendre son poste jusqu'à la mort.

Cette courte et énergique allocution produisit la plus grande impression sur les troupes, qui y répondent par le serment de vaincre ou mourir.

⚔ Dans la soirée, au moment où on s'y attendait le moins, les têtes de colonne de Lannes parurent. Lefebvre vole au-

devant de son compagnon d'armes. L'entrevue de ces deux illustres guerriers fut touchante et accrut l'enthousiasme des soldats.

Pendant les journées des 13 et 14, les Russes font des préparatifs d'attaque. Un espace de moins d'une lieue les séparait de la ville ; mais pour y parvenir il fallait traverser les lignes françaises.

Le 13, au point du jour, les Russes débouchent du camp de Neufahrwasser et engagent aussitôt une vive canonnade.

Le général Schramm, couvert par deux redoutes construites vis-à-vis du fort de Weichselmunde, était en bataille à la tête de l'île de Nehrung. Il avait les Polonais à sa gauche, les Saxons au centre, le 2^e régiment d'infanterie légère, et le régiment de Paris à sa gauche.

A cinq heures du matin, les Russes attaquèrent cette ligne et obtinrent d'abord assez de succès pour obliger le maréchal Lefebvre à envoyer un renfort. Ce secours, arrivé à temps, rendit la résistance de Schramm plus opiniâtre. Trois fois l'ennemi essaya d'enfoncer la ligne française, et trois fois il est repoussé avec des pertes énormes. Furieux de l'inutilité de ses premiers efforts, il en tente un quatrième. Cette nouvelle attaque est si impétueuse, que Schramm ne maintient ses troupes et ne soutient ce choc terrible qu'en se précipitant à la tête des carabiniers du 2^e léger et en chargeant l'épée à la main. Il réussit même à faire reculer l'ennemi, mais Kaminski fait avancer sa réserve qui rétablit le combat. Schramm commençait à plier à son tour, lorsque le maréchal Lannes, à la tête d'une colonne de la division d'Oudinot, arriva et ranima l'énergie de ses troupes : l'action devient encore plus opiniâtre et plus meurtrière. Un boulet effleure Lannes et emporte le cheval d'Oudinot. Ce général combat à pied à la tête de ses grenadiers et fait des prodiges. Enfin les Russes, culbutés sur tous les points, sont poursuivis jusque sous le canon de Weichselmunde, laissant 2,500 hommes sur le champ de bataille.

La garnison de Dantzick n'avait fait aucun mouvement pendant le combat ; du haut de ses remparts démolis, de ses bastions délabrés, elle avait vu s'évanouir ses dernières espérances.

Cependant les alliés ne se rebutent pas : ils essaient de relever le courage de la

garnison en y introduisant des munitions et des vivres.

Une belle corvette anglaise de 24 canons, chargée d'approvisionnement de toute espèce, entre à pleines voiles dans la Vistule. Arrivée à la hauteur des ouvrages des Français, elle est accueillie par une canonnade et une fusillade si terribles, qu'il lui est impossible de manœuvrer. Les grenadiers du régiment de Paris se jettent alors dans la Vistule, s'élançant sur le port le sabre à la main et s'en emparent.

Le lendemain, une mine fait sauter une plate-forme sur laquelle les assiégés avaient établi une batterie, et ouvre une large brèche. Enfin, le 21, l'armée française montait à l'assaut au cri de : *vive l'Empereur !* lorsque le feld-maréchal Kalkreuth demanda à capituler aux mêmes conditions qu'il avait autrefois ac-

cordées à la garnison française de Mayence.

Lefebvre y consentit, et le 27 mai, à la tête de son corps d'armée, il faisait son entrée dans Dantzick.

Il avait voulu faire partager à Lannes et à Oudinot les honneurs de ce triomphe ; mais ces deux guerriers s'y étaient refusés avec une noble modestie et avaient déjà rejoint leurs troupes.

L'empereur, pour perpétuer le souvenir d'un succès aussi éclatant, créa le maréchal Lefebvre duc de Danzick, récompense inouïe jusqu'à ce jour dans les annales françaises, mais digne d'un général qui, depuis les champs de Fleurus, comptait autant de victoires que de combats, et qui venait d'ajouter à ses anciens exploits la prise d'une des plus importantes places de l'Allemagne.

ANTONIN DE VILLARS.

JEAN-MICHEL SEDAINÉ

OU

LE PETIT TAILLEUR DE PIERRES.

I.

Deux enfans, dont l'un pouvait avoir douze ans et l'autre huit, se dirigeaient un matin du mois de novembre 1731 vers un bureau de poste de la petite ville de S..., dans le Berry. Bien qu'on ne fût pas encore en hiver, le temps était gris et froid.

— Mon Dieu, frère, nous voici donc seuls, — disait le plus jeune en pleurant, — notre oncle est mort, notre père aussi.... Qu'allons-nous devenir ?

— Ne te désole pas, Honoré, — répartit le plus grand dont la figure soucieuse et les yeux humides démentaient

une assurance que ses paroles semblaient vouloir inspirer, — tu n'es pas seul, puisque je suis avec toi.

— Dam, Michel, tu n'aurais qu'à mourir, toi aussi, — répliqua Honoré.

Malgré la douleur qui obscurcissait l'heureuse physionomie de l'ainé des enfans, il ne put s'empêcher de sourire.

— Il faut bien espérer que non, — dit-il, — oh ! non, ce serait trop affreux pour toi et pour ma pauvre mère, Honoré, — reprit-il avec une expression moitié terreur, moitié prière, — Dieu ne le voudra pas, Dieu me laissera sur la terre pour vous servir de soutien à tous les deux.

Journal
Des
Enfants



8

